

# 1

## **Celui que l'on n'attendait pas**

Je suis entré dans la boutique en posant les deux pieds sur le rectangle qui déclenchait les discrètes trois notes signalant l'arrivée d'un client, et j'y suis resté assez longtemps pour que ces trois notes en fassent neuf. Une sorte d'entrée triomphale. Il était grand temps que j'entre triomphalement quelque part. Ces trois notes cristallines matérialisaient ma décision récente de changer de vie. L'anachorète sortait de son antre.

Charles était assis derrière le vieux bureau en bois qu'il n'avait pu s'empêcher de garder quand il avait modernisé la librairie, et qui faisait tellement gratte-papier fonctionnaire qu'on imaginait son utilisateur en blouse grise, avec une calotte et des manchettes noires pour essayer les plumes au sortir de l'encrier. Il l'avait simplement placé dans un coin au fond, où il ne risquait pas d'écorcher les yeux des clients. Il était d'ailleurs toujours couvert de piles de livres derrière lesquelles il disparaissait et dont je ne m'expliquais pas l'usage, des piles qui, pour cette raison m'avaient persuadé qu'il s'agissait là d'une espèce de décor correspondant à l'idée plus ou moins consciente qu'il se faisait d'une librairie, sans doute au dix-neuvième siècle. Ainsi préservait-il ses habitudes. Il leva les yeux de ses papiers, intrigué par le bruit que je faisais, et je le vis froncer les sourcils. Sans doute avait-il repéré dans mon attitude un air inhabituel, car il garda les yeux fixés sur moi pendant que je m'ap-

prochais de lui. Je le saluai d'un signe de tête formel comme je le faisais toujours, posai mon porte-documents sur la chaise de métal vert, et ôtai mon manteau que je plaçai plié sur le dossier de la chaise. Je savais que Charles me regardait, et pourtant, rien de ce que je faisais n'était inhabituel, mais je me sentais différent, et cette différence ne pouvait pas passer inaperçue, elle devait irradier autour de moi.

Je me tournai ensuite pour lui faire face. Il posa le stylo avec lequel il écrivait, le reprit machinalement pour mettre le capuchon, et ramena sa main droite sur sa main gauche. Il attendait, et je laissai passer quelques instants pendant lesquels nous nous observâmes. Les cheveux blancs qu'il avait sur les tempes me faisaient de la peine. Cet homme avait gâché sa propre vie, il avait gâché la vie de la femme qui l'aimait et, j'en suis persuadé, qu'il avait aimée, et il avait gâché ma jeunesse. Il m'avait privé de l'amour d'un père, ce qui avait creusé pendant vingt ans un vide en moi que rien ne comblerait plus jamais, et je lui en voulais quelquefois jusqu'à le souhaiter mort de mon fait. Et pourtant, objectivement, je n'avais rien de concret à lui reprocher. Je ne crois pas l'avoir jamais haï, c'était autre chose. Il m'était même arrivé de le comprendre, et jamais je n'avais osé me dire qu'à sa place j'aurais agi différemment. Pendant des années, je l'avais laissé dans un coin de ma conscience, toujours présent, sans que je sache vraiment quelle étiquette lui coller. Maintenant, j'avais dans mon porte-documents de quoi lui causer le choc de sa vie, et je n'avais pas l'intention de l'épargner.

— Monsieur, dis-je.

Je ne l'appelais jamais « monsieur ». Nos relations posaient de complexes problèmes de vocabulaire. A l'âge de treize ou quatorze ans, j'avais cessé de le tutoyer, même en public, d'abord à la suite d'une stupide querelle

comme celles dans lesquelles s'enferment les adolescents, et dont j'ai d'ailleurs oublié la cause, puis j'avais continué parce qu'il m'avait paru évident que le vouvoiement était beaucoup mieux adapté à nos relations. Quand je devais l'appeler, ce que j'évitais de faire, je l'appelais par son prénom.

Rien sur son visage ne bougea, ses yeux restèrent fixés sur les miens. Mais je crus voir une certaine crispation dans sa main droite. Attends un peu, pensai-je, tu vas voir ce qui va te tomber dessus.

— J'ai deux nouvelles à vous annoncer. La première est bonne. Vous serez juge de la seconde.

— Assieds-toi, dit-il.

J'hésitai et fis semblant de ne pas avoir entendu. Il ne me déplaisait pas qu'il ait à lever les yeux vers moi.

— Vous m'avez élevé comme votre fils et je vous en remercie. Vous m'avez permis de faire des études et vous m'en avez laissé le choix. J'ai le plaisir de vous annoncer que j'ai été reçu au concours auquel je me suis présenté. J'entre donc dans l'administration. Je suis affecté au ministère des Départements et Territoires d'Outre-Mer, qui se trouve rue Oudinot, là où j'ai déjà fait un stage il y a quelques mois.

— C'est très bien, dit-il, ce n'est pas très loin d'ici. Tu as eu de la chance.

— C'est vrai dis-je, et vous y êtes pour beaucoup.

Je vis le petit doigt de sa main droite s'agiter. Ma présence et la solennité inhabituelle de mes propos le rendaient nerveux. Je crus remarquer qu'il avait pincé les lèvres.

— C'était la première nouvelle ? demanda-t-il. Voyons la deuxième.

S'il avait su à quel point je souhaitais à ce moment qu'un client entre dans la boutique ! Mais il était trois heures de l'après-midi, un mercredi, et les clients, à cette heure-là, ne se bousculent pas. Je sentais mon cœur battre avec un bruit qui m'effraya. Peut-être, me dis-je, que je n'aurais jamais dû faire ça. Il est capable d'en mourir.

Non, je ne souhaitais pas sa mort.

Il s'était conduit honnêtement avec moi. Il m'avait donné ce qu'il était en son pouvoir de me donner, sans chercher à faire plus, mais il me l'avait donné franchement, sans barguigner. Un étranger n'aurait pas vu de différence entre sa manière de me traiter et sa manière de traiter sa fille. Je dis bien, un étranger. Mais les circonstances faisaient qu'il ne pouvait pas vraiment me tenir pour un étranger.

A regret, car j'allais détruire une bonne partie de sa vie, j'ouvris mon porte-documents et en sortis une enveloppe blanche. Elle portait, imprimé en gros caractères majuscules le nom d'un laboratoire. Je lui tendis l'enveloppe dans le sens qu'il fallait pour qu'il ait le nom à l'endroit sous les yeux. Il le lut et je le vis froncer les sourcils. Il ne comprenait pas encore. Il ouvrit l'enveloppe, et au moment où il en sortait la feuille imprimée qu'elle contenait, je vis qu'il venait de prendre conscience du sens de l'en-tête. Il déplia la feuille avec des gestes saccadés et la lut.

On lit souvent dans les romans qu'en apprenant une mauvaise nouvelle ou en recevant une insulte, un homme pâlit.

Lui, il blanchit, et la feuille trembla. Ses yeux ne la regardaient plus. A cet instant, je le jure, j'ai souhaité ardemment que son cœur soit solide, et tout ce que je ressentais pour lui s'est mélangé en un magma de senti-

ments et de passions contradictoires. Mais je ne regrettais pas ce que j'avais fait, car c'était aussi inévitable que la venue du jour après la nuit.

— Je vous dois quelques explications, dis-je d'une voix qui me parut déformée par les battements de mon sang sur les parois de mes vaisseaux par tout mon corps.

Il ne dit rien, mais ses yeux revinrent vers moi. Je vis à son maintien qu'il avait une chance de tenir le coup.

— L'échantillon A, c'est votre sang. Il y a quelques semaines, souvenez-vous, vous vous êtes coupé le doigt en pelant une orange, et vous avez mis un pansement. Je l'ai récupéré. L'échantillon B, c'est mon sang.

Ses épaules se voûtèrent, et il ferma les yeux pendant plusieurs secondes. La feuille tomba sur la table, et il l'y laissa. Je me tus. Il fallait qu'il aille par lui-même aux conclusions. A plusieurs reprises, il ouvrit la bouche et la referma. Il mit longtemps à retrouver assez de force pour parler. Finalement, ses lèvres parvinrent à dire :

— Je suis ton père, c'est ça ?

Sa voix était rauque et basse. Je le regardai et ne dis rien.

— Mon Dieu ! dit-il. Puis, après un long silence, il répéta : « Mon Dieu ! » d'une voix presque inaudible, mais qui se terminait comme si, après cela, tout ce qui pouvait être dit l'était. Et c'est à ce moment-là que j'ai vraiment cru que son cœur, après tout, allait le trahir. Je le vis vaciller sur sa chaise comme s'il allait tomber. Le poids des vingt-deux dernières années était trop lourd. J'en étais vraiment désolé pour lui.

Et pour moi.

— Comment est-ce possible ? murmura-t-il.

Il était temps que je vienne à son secours. Je le fis d'une voix aussi égale que je pus.

— Ni vous ni moi ne sommes généticiens, dis-je. Contentons-nous de savoir que c'est tout à fait possible. Il paraît même que c'est un cas d'école. Vous êtes mon père sans le moindre doute.

Il resta sans réaction. Je continuai :

— Ce que ce résultat d'analyse ne dit pas, et ne peut pas dire, c'est si ma ... particularité vous est imputable ou est imputable à maman. Sans doute ne le saurons-nous jamais.

Puis je me tus. Je vis que l'horreur l'envahissait petit à petit. Son mariage détruit. Sa paternité ridiculisée. Son fils qu'il aurait dû aimer comme il avait aimé sa fille... Sa vie. Sa vie.

Ma vie.

Je fis demi-tour et me dirigeai vers la porte, assez lentement, pour lui laisser le temps de me rappeler. Rien ne vint. Avant d'ouvrir la porte, la main sur la poignée, je me tournai à moitié et portai l'estocade :

— Vous voyez, au fond, vous auriez pu nous aimer.

Je franchis la porte et la refermai doucement, le laissant à son enfer personnel. Pour ma part, je me sentais, pour la première fois, peut-être, libre. Comme si je venais de naître après vingt-deux ans d'attente.

Je montai l'escalier, les jambes un peu lourdes quand même. Maman était dans la cuisine en train de boire une tasse de café. J'allai l'embrasser et lui appris la bonne nouvelle. C'est de ma réussite au concours que je veux parler. Pour ce qui était de l'autre nouvelle, elle était maintenant la propriété de son mari. Mais naturellement, pour maman, ce n'était pas une nouvelle du tout, elle l'avait toujours su.